

L47
4709

81 Livraison

Wachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

FORMAT IN-4

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1878

Elle contient les voyages

De M. WIENER, au Pérou; de M. de CORBIGNY, à Hué; du capitaine CHAPMAN, dans l'Asie centrale; de M. ANDRÉ, dans l'Amérique équinoxiale; de M. DE LAMOTHE, au Canada et à la Rivière Rouge; de M. RAFFRAY, sur la côte du Zanguebar; de M. H. BELLE, en Grèce; de M. F. DE MÉLY, dans la Russie méridionale; de M. H.-M. STANLEY, à travers l'Afrique; du capitaine NARES, à la Mer polaire; de M. DE COSTER, à Amsterdam; de M^{me} X^{***}, au Pays des diamants; de M. PINART, à l'Île de Pâques; du D^r TESTEVIDE, à l'Île de Chio; et de M. MARCHE, au Gabon.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

dessinées par

A. DE BAR — BARCLAY — É. BAYARD — BELLE — PH. BENOIST — CATENACCI — CHAPUIS
C. DELORT — A. DEROY — A. DUPUY — DOSSO — A. FAGUET — A. FERDINANDUS — FORMANT
GOUTZVILLER — E. GUILLAUME — HUBERT-CLERGET — P. KAUFFMANN — LAFOSSE
D. LANCELOT — J. LAVÉE — D. MAILLART — A. MATHIEU — RIOU — A. RIXENS — E. RONJAT
F. SCHRADER — P. SELIER — F. SORRIEU — TAYLOR — E. THÉRON
VALNAY — VARÉ — S. VUILLIER — TH. WEBER

Et renferme 27 cartes ou plans

Prix de l'année 1878, brochée en un ou deux volumes : 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES DIX-NEUF PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 18 volumes qui contiennent 300 voyages, plus de 10,000 gravures, 380 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.



BASEL : LE MONUMENT DE SAINT-JACQUES.

W. Wachtel

de peintures ou de riches tapisseries. Quelques-unes ont de l'eau et une avant-cour. Beaucoup de vaisselle de prix. Les voies sont larges, régulières et nettes. Sur les places spacieuses abondent les marchands de toute sorte, et presque dans chaque rue jaillit l'onde claire d'une fontaine. Ajoutez quantité de pelouses fraîches et ombreuses, où la jeunesse va se livrer aux exercices gymnastiques, course, lutte, jet de pierre, jeu de paume et équitation, en présence de la foule qui chante et tresse des couronnes aux mieux méritants. Il y a en outre certains endroits où les femmes se rassemblent pour danser et jouer de la harpe. La noblesse a ses lieux de réunion particuliers, entre autres un grand palais où les dames se montrent revêtues de luxueux atours et ruisselantes de bijoux. Les murs et fortifications ne résisteraient pas, je crois, à de bien rudes assauts ; mais les Bâlois estiment que leur vraie force consiste en l'union. »

Ce fut au cours de ce concile que reparurent tout à coup aux portes de Bâle ces terribles bandes d'*Écorcheurs* qui, déjà une fois, au siècle précédent, avaient essayé de pénétrer, sous la conduite d'Enguerrand de Marigny, jusqu'au cœur de la Suisse. A la tête des nouvelles compagnies de *Pauvres Jacques*, comme on les appelait par moquerie (1), était cette fois le dauphin de France, le futur Louis XI. Celui-ci avait juré, paraît-il, de détruire d'abord la ville de Bâle, et d'asseoir ensuite sa domination sur la *Haute-Allemagne* (2). On dit même que, voulant voir de ses yeux l'opulente cité qu'il se proposait de raser, Louis était venu s'établir dans un château à trois milles des murs (celui de Wallighofen), et de là s'était avancé sous un déguisement jusqu'à la porte sud-ouest appelée *Spalenthor* (porte Saint-Paul).

Les Bâlois, d'autant plus en peine qu'ils avaient chaque jour à surveiller une foule extraordinaire d'étrangers attirés par le concile, appelèrent à leur aide les Confédérés. Ceux-ci vinrent au nombre de 2,000 environ. Chemin faisant, ces guerriers rencontrèrent, dit-on, deux chanoines de Neuchâtel qui sortaient du concile, et qui, épouvantés du déploiement de forces décuple de l'ennemi, cherchèrent à dissuader ces braves gens, « de superbe prestance » parmi lesquels, étaient 50 Neuchâtelois leurs concitoyens, de courir à une mort presque inévitable.

« Qu'importe, répliqua un des chefs des Confédérés, si nous ne pouvons vaincre, eh bien, *nous bâillerons nos âmes à Dieu et nos corps aux Armagnacs.* »

Du combat livré au bord de la Birse, près du petit hameau de Saint-Jacques, j'ai dit les circonstances et l'issue. Parmi les Bâlois de marque tués dans l'action figuraient un Mérian, le premier du nom, un Falkner, et ce chef des volontaires de Liestal, Hermann Seevogel, qui a sa statue devant l'hôtel de ville. Depuis 1872, se dresse en outre près de l'ancienne porte d'Æsch, à l'endroit où la route tourne à gauche vers Saint-Jacques, un monument commémoratif dû au ciseau de l'artiste bâlois Ferdinand Schlöth, l'auteur du *Winkelried* que l'on voit à Stanz (3). Debout sur le socle se dresse l'Helvétie, mâle figure au front ceint de rosage, tenant de la main droite la couronne destinée aux héros épuisés qui combattent toujours. Au-dessous d'elle, aux avances du soubassement, sont sculptés plusieurs guerriers suisses, entre autres un banneret dont le glaive est brisé et qui s'affaisse atteint mortellement, puis un simple soldat qui, blessé lui aussi, continue de se défendre avec sa hallebarde. A la face postérieure sont représentés deux épisodes du combat. On voit, d'un côté, un chasseur de

(1) *Armen Jucken*, sorte de traduction en jeu de mots du terme *Armagnacs*.

(2) « *Primo Basileam destruere, et deinde Suitenses confundere et demum in Allemania regnare.* » *Les Écorcheurs*, par M. Tuetey. Monthéliard, 1874.

(3) Voyez au tome I^{er}, chapitre XI.

chamois, un de ces intrépides dont nous parle Æneas Sylvius, qui arrachaient les javelots de leurs plaies saignantes pour les rétorquer, d'un bras mutilé, à l'ennemi; de l'autre, le fameux chevalier bâlois Mönch de Landskron, l'ennemi acharné des Confédérés : c'est lui qui, chevauchant avec quelques seigneurs sur le champ de bataille, s'arrêta, dit-on, d'un air ironiquement satisfait, devant un capitaine d'Uri qui semblait près de rendre le dernier soupir : « Ah ! s'écria-t-il, il me semble que je suis dans un champ de roses ! — Eh bien ! repais-toi encore de celle-ci ! » lui répliqua le guerrier moribond, en lui lançant de toute sa force au visage une pierre qui le blessa mortellement. Le monument de Schlöth porte pour légende les mots épiques dits aux deux chanoines : *Unsre Seelen Gott! Unsre Leiber den Feinden!*

Pendant toute la durée du concile, Bâle avait été en quelque sorte la capitale de la chrétienté; comme naguère à Constance, docteurs et chevaliers, évêques et princes y avaient afflué; les fêtes y avaient succédé aux fêtes. La sainte assemblée une fois dissoute, ce fut comme un vide étrange dans la ville, d'où il sembla que toute vie se fût retirée, mais ce n'était là qu'une apparence. La cité de Bâle avait une autre force vitale que Constance. Après avoir recueilli les bénéfices matériels du concile, elle résolut d'en avoir le profit moral. Quand Æneas Sylvius, l'homme éminent qui avait si longtemps séjourné parmi eux, et dont la presse, nouvellement inventée, propageait de toutes parts les écrits, parvint au trône pontifical sous le nom de Pie II, les Bâlois s'adressèrent à lui pour obtenir la création d'une de ces hautes écoles comme l'Italie en avait à Bologne, la France à Paris, et comme l'Allemagne venait d'en fonder à Vienne, à Heidelberg, à Erfurt, à Cologne, à Leipzig, et même à Fribourg en Brisgau. La réponse du pontife leur ami ne se fit pas attendre. Le 12 octobre 1459, parut la bulle de fondation.

« Rien de plus précieux que la perle de la science, y disait Pie II; par elle, l'homme pauvre devient indispensable au monarque. Elle tire de la poussière l'esprit immortel. C'est le seul trésor qui s'accroît en se disséminant. Comment le saint-siège apostolique, voué au progrès de ce qui est bon, n'exaucerait-il pas une telle prière? Oui, au nom de Dieu, — et que ce soit au plus grand avantage de la foi, de la justice et de toute culture intellectuelle, — le bourgmestre, les conseils et les bourgeois de la belle et salubre ville de Bâle reçoivent par les présentes et pour toujours une université, où s'enseignera toute science permise, divine et humaine. Notre vénérable frère, l'évêque de Bâle, en lui et en ses successeurs, sera chancelier de l'institution nouvelle. »

Le 4 avril 1460, eut lieu en grande pompe, dans la cathédrale, l'inauguration de la haute école, et dès le lendemain les cours commencèrent. L'université naissante était organisée, comme celle de Bologne, en quatre facultés : théologie, médecine, droit et arts libéraux. Pour la peupler, on lui accorda de précieux privilèges, entre autres le droit de juridiction sur ses membres. C'est ainsi qu'en 1477, l'évêque-chancelier ayant voulu faire saisir et juger devant son tribunal un étudiant coupable d'avoir maltraité un prêtre, le corps des écoliers réclama auprès des chefs suisses qui revenaient victorieux de Nancy, et le prélat dut céder.

La jeune institution, « bâtie en hommes, » selon le mot du temps, ne tarda pas à prendre un essor remarquable. C'était la seule université de la Confédération; aussi les magistrats, les hommes éminents de la plupart des cantons tinrent-ils à honneur d'y envoyer leurs fils. De savants professeurs,

venus de tous les coins de l'Europe, y relevèrent aussitôt l'étude des sciences et de l'antiquité. Reuchlin y enseigna le droit, Kontablakas le grec, Beer la théologie, Sébastien Brandt, l'auteur humoristique de la *Barque des fous*, y occupa également une chaire. L'alchimiste Paracelse y parut, lui aussi.

Quel progrès intellectuel en moins d'un demi-siècle ! De cette même ville où naguère encore, personne « ne connaissait le nom de Cicéron », voici en quels termes parlait Érasme : « Il me semble que je vis dans le musée le plus délicieux. Je n'essaierai pas de vous dénombrer les savants que j'y fréquente ; sachez seulement que tout le monde ici comprend le grec, le latin ; plusieurs y ajoutent l'hébreu. L'un excelle dans l'histoire, l'autre dans la théologie ; celui-ci est un mathématicien profond, celui-là un antiquaire zélé ou un jurisconsulte émérite. Rencontre unique que celle de tant d'hommes de science sur un même point ; du moins n'ai-je vu rien de pareil ailleurs. Et puis, la science mise à part, quelle union ! quelle cordialité ! On dirait que tous ne font qu'un cœur et une âme ! »

Pour surcroît, l'art typographique, introduit à Bâle vers la même époque, s'y éleva tout de suite à une grande hauteur, grâce à l'intelligente activité d'éditeurs hors ligne, tels que Froben, Amerbach, Oporin, qui furent comme les Aldes et les Étiennes de la ville rhénane. Ce fut chez l'imprimeur Froben qu'Érasme, dont je parlais tout à l'heure, vint s'installer à l'âge de quarante-six ans. Il passa à Bâle les quinze plus paisibles années de sa vie. En 1529, les troubles de la Réforme l'obligèrent de se retirer à Fribourg en Brisgau. Sur le navire qui l'emmenait par le Rhin, il dit adieu en ces vers à sa chère cité :

Behüt dich Gott, geliebte Stadt,
Die mich so lang beherbergt hat.
Ich wünsch dir Heil und dass kein Gast
Dir mehr bring denn Erasmus hast.

« Dieu te garde, ville bien-aimée, qui m'as si longtemps hébergé. Je te souhaite d'être heureuse, et de n'avoir jamais d'hôte qui plus qu'Érasme ne te cause de tracas. »

De sa retraite, il ne cessa de songer à la ville dont il avait fait sa nouvelle patrie, et il y revint en 1535 pour y mourir. On sait de quelles circonstances plaisantes avait été marquée sa première visite dans cette maison Froben, du *Fischmarkt*, aujourd'hui convertie en école de filles. Il avait commencé par se donner pour un envoyé du savant hollandais ; mais bientôt il leva le masque, et Froben, dans son allégresse, envoya aussitôt son fils chercher à l'auberge les bagages de l'hôte illustre qu'il devait garder si longtemps à son foyer.

Depuis l'année 1501, Bâle était de l'*Alliance perpétuelle*. Cette annexion, fruit de Dornach, s'était faite d'une manière solennelle entre les mains d'Henri Roist, bourgmestre de Zurich. On remarqua qu'à l'arrivée dans la ville des députés des Cantons, la jeunesse cria : « Ohé ! la Suisse ! *Hie Schweiz!* » Ce nom, nouveau alors, devait rester celui du pays. A partir de ce jour, comme s'il n'avait plus rien à craindre, Bâle ouvrit ses portes, et aux gardes qui avaient charge d'y veiller jour et nuit il substitua une *vieille femme avec une quenouille*, chargée de réclamer le péage.

Le commencement du seizième siècle est la période la plus brillante de l'histoire de Bâle. Les évêques dépouillés à peu près de tout pouvoir en matière civile et politique, se sont retirés à Porrentruy, et la réforme a pris possession de la ville. Six pièces d'artillerie braquées sur la place du marché avaient

eu raison de l'hésitation du Sénat. Le savant OEcoulampade fut placé à la tête de l'Église nouvelle, et des ordonnances réglèrent, comme à Berne et comme à Zurich, tout ce qui concernait le culte et les mœurs.

A vingt années de là s'ouvrait le fameux congrès de Westphalie, et c'était le bourgmestre de Bâle, Rodolphe Wettstein, qui avait l'honneur de représenter la Suisse à Münster. Il s'y acquitta fermement de sa mission. « Wettstein, dit un historien, se garda de laisser la Chambre impériale



BALE: LE FAUBOURG SAINT-PAUL.

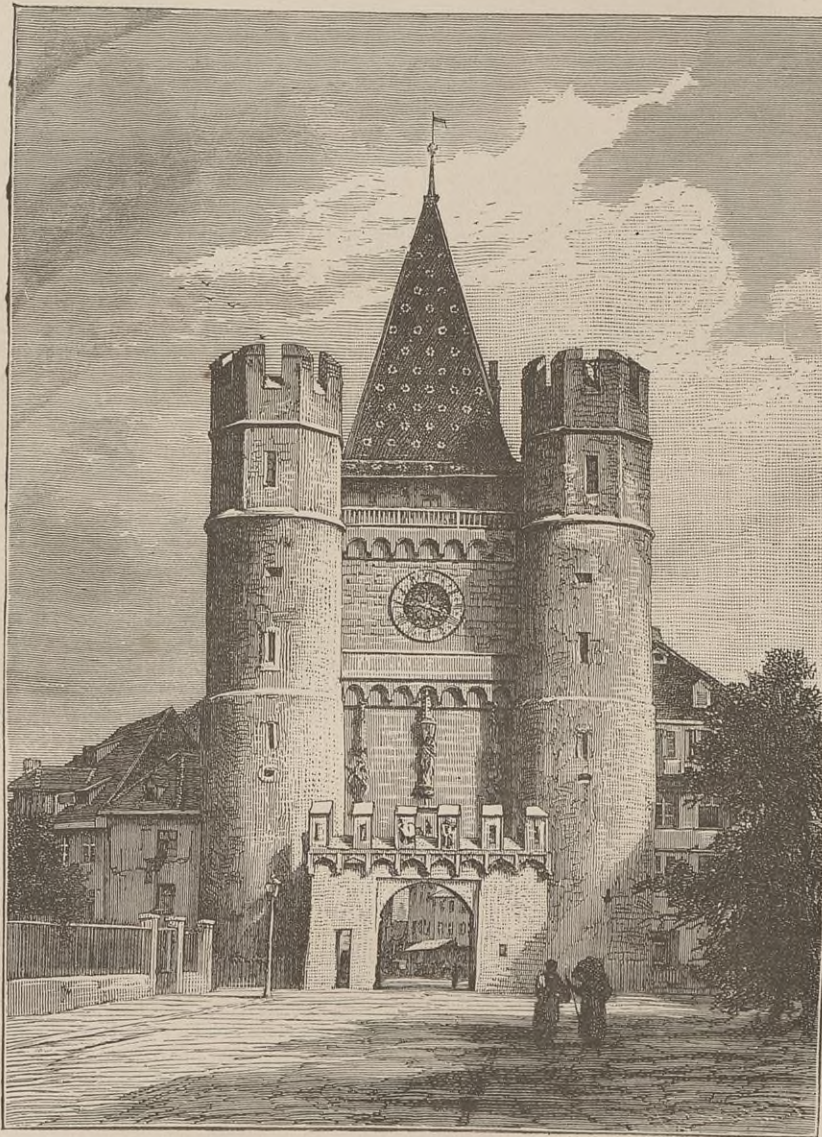
mettre en question l'indépendance de la Confédération. Sans or à répandre, il y suppléa par le tact, l'activité, l'absence de prétentions, et par une persévérance qui avait sa source dans le dévouement. Il fit si bien, que le jour vint où l'Empereur, ne voulant pas laisser à la France le mérite d'avoir seule couvert la Suisse de son amitié, posa en fait l'indépendance des Cantons et leur exemption des tribunaux de l'Empire. Leur droit souverain fut inscrit, le 24 octobre, dans l'acte du traité, et il le fut de telle manière, que les Confédérés, ne paraissant pas comme partie, ne contractaient aucun engagement. »

Par malheur, à partir de ce moment, les choses prennent à Bâle le même cours qu'ailleurs. La bourgeoisie, omnipotente, s'empare peu à peu de toutes les fonctions. En ce temps, je l'ai dit, les gouvernements intervenaient dans toutes les relations commerciales : dans le trafic du vin, pour en fixer le prix ; dans celui du blé et du bétail, pour en interdire la sortie. A Bâle, sous prétexte d'empêcher le monopole, le Conseil s'arroge le droit exclusif d'acheter et de vendre les métaux précieux et les fruits de la terre.

Un peu plus tard, il fait mieux : stimulé sans doute par l'exemple de Messieurs de Genève, qui avaient réussi à lever des impôts sans avoir recours au suffrage des bourgeois, il établit une taxe d'un rappe (8 centimes) par pot sur la vente du vin au détail. C'était, cette fois, dépasser la mesure. Il en résulta une insurrection connue sous le nom de *Guerre des rappes*, et qui, apaisée momentanément, ne manqua pas de se réveiller lors de la révolte générale des populations rurales de la Suisse.

Cette magistrature égoïste et hautaine n'était pas, on le pense, favorable à la science. Comme c'était, du reste, le sort qui distribuait les chaires de l'Université, il arrivait parfois que l'enseignement des lettres était confié à un mathématicien, et celui des mathématiques à un lettré. Par bonheur, les hommes valaient mieux que les institutions. Les Bernoulli, en l'honneur desquels a été érigé de nos jours l'Institut scientifique qui porte le nom de *Bernoullianum*, allaient successivement illustrer l'école. Dès la fin du dix-septième siècle, Jacques, le premier du nom, attirait à ses leçons une telle multitude d'étudiants étrangers que le Conseil en prit de l'ombrage. La période qui suit voit paraître et le grand mathématicien Euler, qui épousa la fille du peintre saint-gallois Georges Gsell, et le fameux Isaac Iselin, et le non moins célèbre architecte Büchel, par les soins duquel fut bâti le *Kirschgarten*, en ce temps-là le plus bel édifice de la Suisse.

La Révolution française renversa l'aristocratie bâloise, et, le 20 janvier 1798, fut signée l'égalité politique des citadins et des campagnards ; mais, lors de la réaction de 1814, l'accord se rompit. Bien que Bâle la ville ne comptât que 16,000 âmes, et que la campagne en eût 40,000, la première s'arrogea le droit de nommer les trois cinquièmes des membres du Grand Conseil. Les districts ruraux se

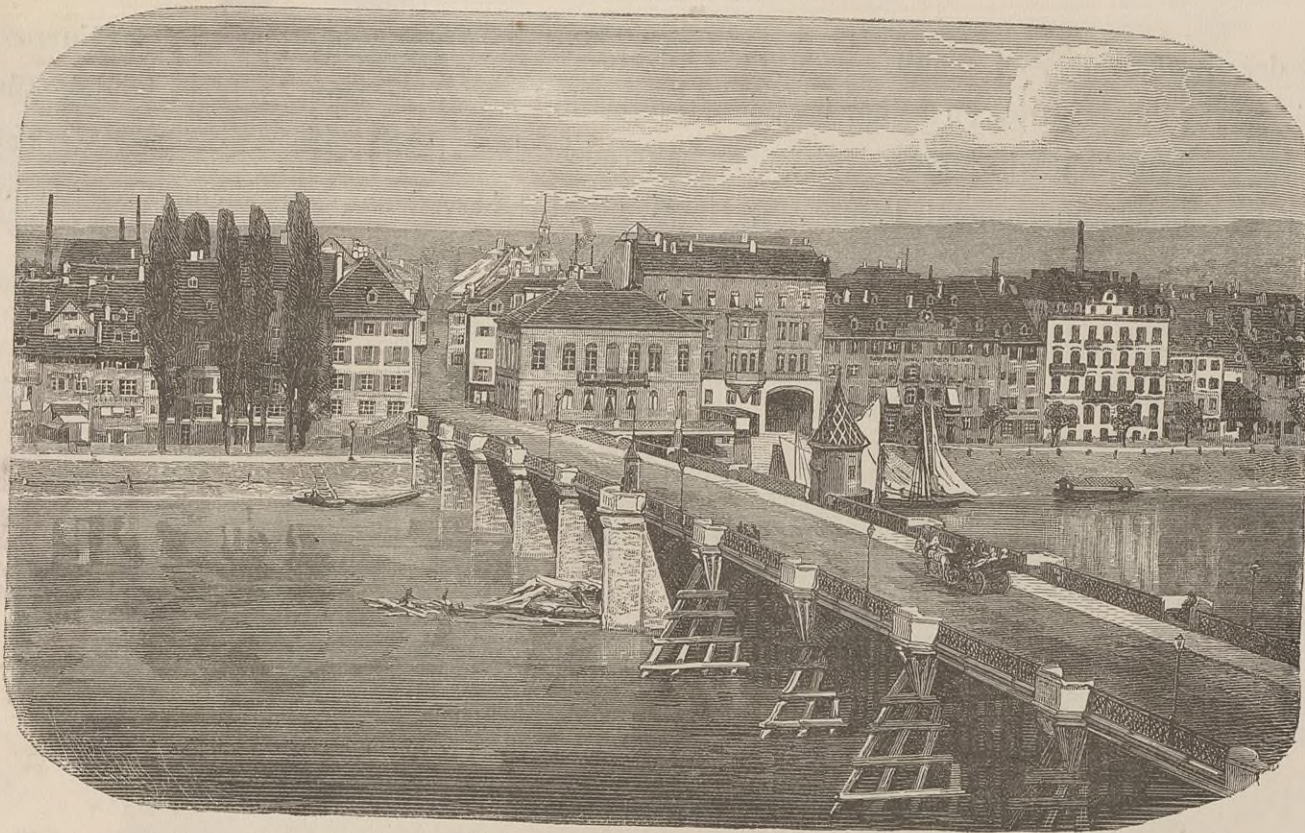


PORTE DU FAUBOURG SAINT-PAUL.

plaignirent vivement et attendirent le moment de la revanche. Ce moment vint en 1830. Dès qu'on apprit le mouvement de Paris, tous les mécontents se réunirent à Liestal, où fut établi un gouvernement séparé. Il s'ensuivit une lutte qui, malgré l'intervention deux fois répétée de la Diète, aboutit à un schisme définitif, qui n'a fait que se fortifier depuis lors.



LÉONARD EULER.



LE PONT DU RHIN ET LE PETIT-BALE.

CHAPITRE XIII

Les monuments de Bâle-Ville. — La cathédrale et les cloîtres. — La terrasse. — Le pont du Rhin. — Les *Danses des Morts*. — Hans Holbein. — La gastronomie bâloise ; le carnaval ; les *tapins* de Bâle. — Bâle-campagne : les bords de la Birse et le champ de bataille de Dornach. — Circonstances du combat. — Le camp des Impériaux. — De Bâle à Olten.

I

Le point central de la ville de Bâle, c'est, je l'ai dit, la charmante terrasse (*Pfalz*), d'où l'on domine si magnifiquement le cours du Rhin, et sur laquelle se trouve le *Münster* (cathédrale).

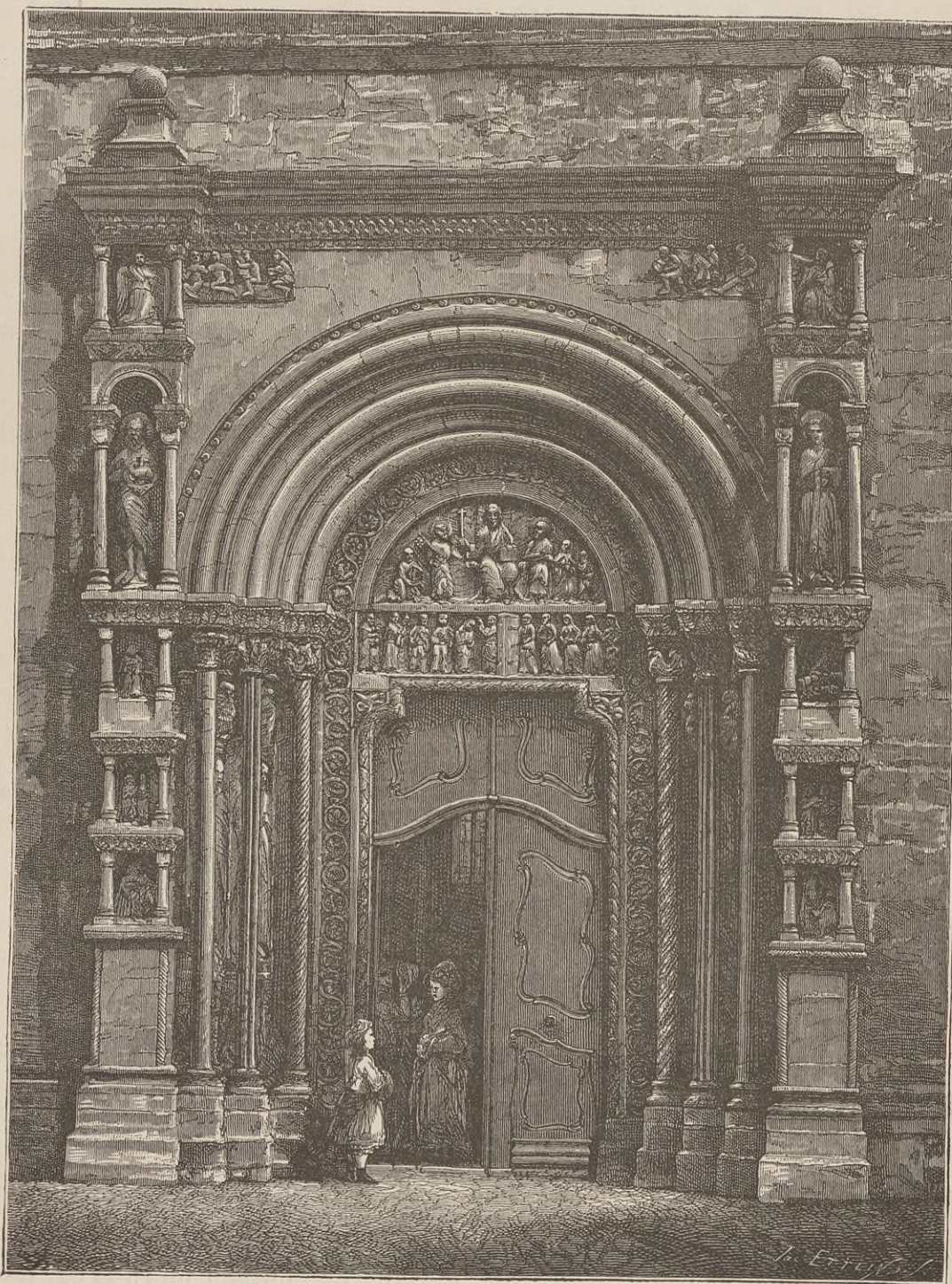
Cette église, dont on voit s'élever de fort loin les tours pittoresques, bâties d'un grès à teinte rouge qui ressemble à de la brique, était jadis la métropole de l'évêché, transféré en 1529 à Porrentruy (Jura bernois), et dont le siège est aujourd'hui à Soleure. De sa construction primitive, on ne peut donner de détails authentiques ; incendiée en 1185, détruite de nouveau en 1356 par un tremblement de terre, elle fut reconstruite dans le style gothique, et achevée seulement vers l'an 1500, époque où la tour méridionale, celle de Saint-Martin, reçut de Jean de Nussdorf son dernier couronnement.

« Elle n'est point élancée dans les airs comme la cathédrale de Vienne ou de Strasbourg ; elle n'a point le caractère colossal de celle d'Ulm ou de Fribourg en Brisgau, ou les riches ornements des églises de Reims, de Chartres ou d'Amiens (1) ; » mais elle a, dans sa simplicité, des proportions nobles qui séduisent. De l'époque romane, elle n'a conservé que le portail de Saint-Gall, orné des

(1) Xavier Marmier, *Voyage en Suisse*.

Wachet

statues des évangélistes, et d'autres sculptures; sur les côtés, dans six niches, les OEuvres de la Miséricorde; sur la porte, en relief, les Vierges folles et les Vierges sages; tout en haut, le Christ sur son trône et les Anges du jugement dernier. La façade principale présente aux regards la Vierge avec l'enfant Jésus, au sommet l'empereur Henri, et, plus bas, deux statues équestres : celle de



CATHÉDRALE DE BALE: PORTAIL DE SAINT-GALL.

saint Georges, le bras allongé vers la gueule du dragon, son inséparable, et celle de saint Martin, lequel est en train de donner aux pauvres la moitié de son manteau.

L'intérieur de l'édifice, dépouillé au temps de la Réforme de ses ornements et de ses riches tabernacles, a été restauré il y a vingt-cinq ans. Son beau jubé, qui date de la fin du quatorzième siècle, supporte un orgue de Haas qui a coûté bien près d'un million. La chaire, de la même époque, est

un chef-d'œuvre de sculpture délicate : elle a la forme d'une fleur dont le calice montant graduellement de la tige finit par s'épanouir à souhait.

Le chœur et les nefs latérales renferment de vieilles sculptures et pierres tumulaires. La tombe du savant Érasme de Rotterdam est adossée à un pilier dans la nef. Les vitraux modernes, par où filtre le jour, sont l'œuvre des Suisses Jules Gsell, de Saint-Gall, et Röttinger, de Zurich. La *crypte* (*Unter-kirche*), où l'on voit des restes de peintures murales du quatorzième siècle, contient les tombeaux de je ne sais plus quelle famille margraviale d'outre-Rhin.

Du chœur, un escalier tournant conduit dans la *salle du concile*, petite pièce basse avec quatre fenêtres gothiques, et qui a été maintenue dans l'état où elle était au temps de l'assemblée. C'est là que se trouvent les fragments de la fameuse fresque de la *Danse des morts*, qui avait été peinte au quinzième siècle sur le mur d'un cimetière de dominicains démoli en 1805.

Un vestibule voisin renferme, entre autres curiosités (pierres sculptées, sièges antiques, moulages et statuettes), la tête grotesque, dite *Lällenkœnig*, qui était adaptée jadis à la tour de l'horloge (démolie également), sur le pont du Rhin, et qui, à certaines heures, obéissant à un ingénieux mécanisme, roulait de gros yeux et tirait la langue aux gens du Petit-Bâle. A quoi ces derniers avaient riposté en érigeant de leur côté au bord du Rhin une statue encore plus irrévérencieuse qui affectait de montrer à ceux de la « grande ville »... tout autre chose que la langue. — La chapelle Saint-Nicolas, qui attient à cette pièce, est une sorte de musée d'armures. Au centre est un canon, en forme de dragon, de 1514 ; à une fenêtre, une cuirasse de Charles le Téméraire.

Mais la partie la plus curieuse de ces dépendances du vaste édifice, ce sont les antiques *cloîtres* qui le relie au palais de l'évêque. Là, dans un demi-jour mystérieux et plein d'une mélancolique poésie, se trouvent les sépultures de quelques-uns des personnages les plus marquants de la république. Ces galeries toutes pavées de tombes, où Érasme aimait à se retirer, sont une sorte de *compendium* historique que l'étranger peut feuilleter d'un regard. Sous ces voûtes funéraires reposent et OEcolampade le réformateur, et son collaborateur Simon Grynæus, et Jacob Mayer, immortalisé par la madone de Holbein du musée de Dresde, et l'humaniste Castalion, l'apôtre de la tolérance en un siècle violent, et le jurisconsulte François Hotman, le célèbre auteur de la *Gaule franque*, qui, échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy, vint, on le sait, se réfugier à Bâle, puis le chevalier romain Batti, puis une dame de la famille des Mérian, et d'autres que je ne saurais mentionner.

A l'une des extrémités du funèbre sanctuaire, près d'une de ces fenêtres élégamment sculptées qui s'ouvrent sur le Rhin, un monument sépulcral mérite l'attention. C'est celui où dort, unie dans le doux repos de la mort comme elle le fut dans les épreuves de la vie, la famille du réformateur italien Celio Secondo Curione.

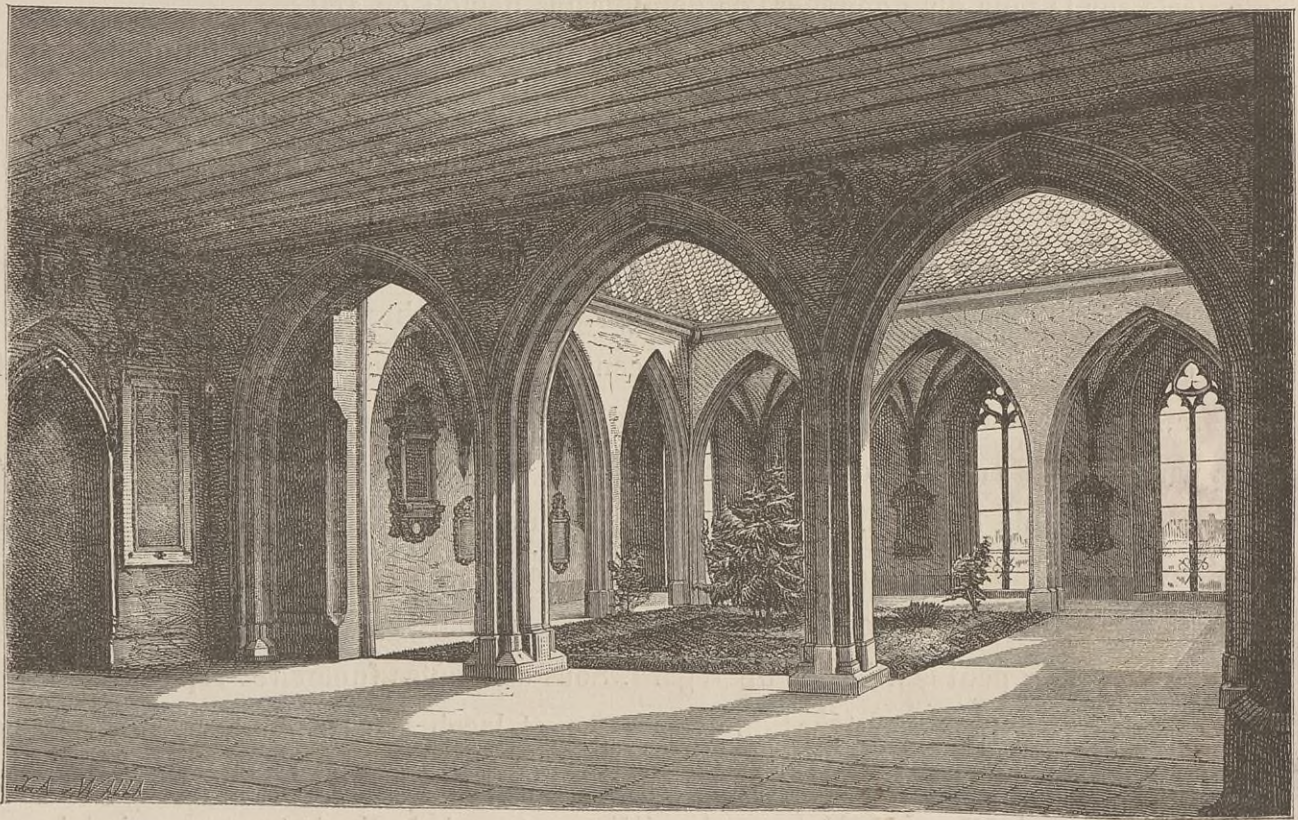
Né à Montcalieri, d'une famille noble qui avait une charge héréditaire à la cour, Curione passa sa première enfance en ce site charmant que contourne le Pô ; puis, demeuré orphelin à huit ans, il fut placé par son aïeul à l'université de Turin, la grande ville voisine, et y fit de brillantes études dans les lettres antiques. Mais bientôt survint la Réforme. Curione qui, un des premiers, avait adopté la religion nouvelle, se vit enfermé, par l'ordre de l'évêque d'Yvrée, d'abord dans une prison, puis dans un couvent d'où il s'échappa pour se rendre à Milan.

A Milan, il épousa sa compagne dévouée et courageuse, Margarita Isacchi ; puis il s'adonna à l'enseignement et à la prédication. Malheureusement, ayant commis l'imprudence de faire un voyage

en Piémont, il fut surpris et incarcéré par les agents de l'Inquisition; condamné à mort, il réussit de nouveau à s'enfuir, alla successivement à Pavie, à Venise, à Padoue, à Ferrare, à Lucques; mais enfin, obligé de quitter définitivement l'Italie, il fut de ce ban d'exilés qui, en 1542, franchirent les monts et se réfugièrent à Zurich.

De Zurich il passa à Berne, où on lui confia la direction du Collège, la même charge qui échet plus tard à Mathurin Cordier, le précepteur de Calvin. Il remplit ces fonctions pendant cinq années, jusqu'en 1547, époque où il fut appelé à la chaire d'éloquence de cette université de Bâle dont j'ai raconté ci-dessus l'origine.

Cette ville savante et au loin renommée, où professait alors Platter, et qui avait déjà accueilli



CATHÉDRALE DE BALE : LES CLOITRES.

Terentiano et Tremelli, deux des disciples de Pierre Martyr, offrait à Curione un théâtre plus vaste et plus digne de lui. Il y publia bientôt dans la langue littéraire du temps, à savoir en latin, divers ouvrages qui achevèrent de mettre le sceau à sa réputation déjà grande. Cet honnête homme et ce savant fut un de ceux, pour le dire en passant, qui protestèrent énergiquement contre l'exécution de Michel Servet à Genève.

Tout allait bien pour lui, lorsque survint la terrible peste de 1564, dont la Suisse entière se trouva décimée. « Les hommes, dit un historien, tombaient comme les feuilles en automne. On eût dit que la terre n'était plus la mère, mais le tombeau des populations. Les montagnes les plus hautes ne furent pas plus épargnées que les plaines; on succombait sur le Splügen comme à Chiavenna. La maladie poursuivait ses victimes dans les retraites les plus cachées. » A Coire, elle emporta en une année plus de 1,400 personnes, parmi lesquelles les hommes les plus éminents de Rhétie. Dans l'Appenzell, on creusa de vastes fosses pour y jeter pêle-mêle la foule des cadavres. Le seul bourg de

Herisau perdit 3,300 habitants. Le Toggenbourg fut presque changé en un désert. A Lucerne, on inhuma 99 personnes dans une même tombe. La cloche sonnait la mort d'un homme sans qu'on



BALE: PRÈS DE LA CATHÉDRALE.

songeât seulement à s'enquérir du nom de la victime. 40,000 morts dans le canton de Berne; 3,000 en une année dans le canton de Fribourg. Conrad Gessner en mourut; Bullinger faillit en mourir.

Bâle paya largement son tribut au fléau. Carlostadt, Simon Grynæus, Mayer avaient déjà succombé

lors de la peste précédente, celle de 1541. En 1564, le mal « qui répand la terreur » enleva 4,000 personnes dans la ville et autant dans la campagne. Des rues entières, des villages entiers en demeurèrent vides. La famille de Curione fut, elle aussi, cruellement éprouvée. Ses filles moururent toutes, je crois. Quant à lui, il échappa, mais pour s'éteindre, à peu d'années de là (1569), triste et assombri comme ces voûtes funèbres sous lesquelles il dort son dernier sommeil.

II

A l'air ! à l'air ! Quittons cette obscure galerie, où le regard n'aperçoit de toutes parts, gravé en monotones inscriptions, que le blason funéraire de la mort. Allons sous l'ombrage des beaux marronniers qui murmurent au vent sur la haute terrasse. Avec quel ravissement, au sortir de la nécropole du Münster, le regard s'arrête sur un paysage où tout est vie, fraîcheur et gaieté ! Salut au Rhin, notre vieille connaissance, qui déroule son cours imposant à nos pieds ! Salut à la cité double répandue sur ses rives ! La voilà toute, avec son grand pont, ses flèches hardies, ses tours vénérables, ses antiques édifices mêlés aux nouveaux, graves vieillards près d'enfants rieurs ; et voilà, tout là-bas, par delà le Petit-Bâle, des plaines verdoyantes, constellées de villas ; puis, derrière ces plaines, les premiers renflements des monts que couronnent châteaux, villages et forêts ; puis, plus loin encore, les reliefs vaporeux de la Forêt-Noire qui ferment l'horizon du côté du nord ; et, derechef, à nos pieds, le cours du beau fleuve qui, s'enfuyant rapide vers la gauche, semble se perdre, comme un songe indécis, dans la riche vallée que la chaîne des Vosges dessine en la buée dorée du couchant.

L'hôtel de ville (*Rathhaus*), situé sur la place du Marché, est un bâtiment gothique, restauré au courant de ce siècle, et dont la façade, trouée d'un nombre infini de fenêtres, offre un aspect à la fois imposant et bizarre. Dans la cour se trouve une statue du général romain Munatius Plancus, qui passe pour avoir fondé Augst et Bâle. Les fresques qui ornaient autrefois l'édifice, et qu'on disait dessinées par Holbein, sont aujourd'hui presque entièrement effacées. Sur la façade sont les armes de la ville : une crosse épiscopale noire appuyée sur un crochet de pêcheur (1).

Des anciens remparts de la ville comme de ses vieilles portes si pittoresques, on a démoli la plus grande partie, et les fossés, remplis de terre, ont été convertis en promenades ; il en reste pourtant le *Spalenthor*, construit vers l'an 1400 par Jacob Sarbach, le même qui a fait la jolie fontaine aux figures souriantes du Marché au Poisson (*Fischmarktbrunnen*). Cette belle porte aux deux tours crénelées, au toit aigu, dont la façade est restée ornée de trois statues échappées aux fureurs iconoclastes de 1529, a même été soigneusement restaurée.

Citons encore comme curiosités d'art la porte *Saint-Alban*, les arcades byzantines de l'ancien cloître du même nom, l'église Saint-Martin, la *fontaine Saint-Paul* ou *fontaine d'Holbein* avec son joueur de cornemuse, la *nouvelle fontaine*, dans le faubourg d'Æsch, le *Seidenhof*, la maison *Zum Luft*, où était jadis l'imprimerie Froben et où, je l'ai dit, Érasme demeura. Parmi les créations modernes, il suffit de mentionner pour mémoire l'église gothique de Sainte-Élisabeth, la nouvelle *Kunsthalle*, le Théâtre, le *Bernoullianum* déjà nommé, l'*Institut des Missions*, le cabinet anatomique, le jardin

(1) Bâle-Campagne a une crosse rouge, armoirie de l'ancien évêché.

zoologique, sans préjudice des bibliothèques, qui sont au nombre d'une trentaine, et des collections savantes de toute sorte.

Au milieu du superbe pont de bois, reposant en partie sur des piles maçonnées, qui relie la « grande ville » à son vaste faubourg de la rive droite, s'élève, en face d'une minuscule chapelle, une tourelle



BALE : LA TERRASSE.

gothique en grès rouge surmontée d'un support de télégraphe en fer. Sur le devant de cette tourelle, on voit une table synoptique des poids et mesures ; dans les angles sont les médaillons en bronze de trois des Bernoulli (Jacques, Daniel et Jean) et de Léonard Euler ; à droite se trouve un thermomètre, à gauche un baromètre, avec une petite reproduction en bronze du *Lällenkönig* ci-dessus décrit, et cette légende en vers allemands : « Chassé de mon trône élevé, je n'ai gardé que cette modeste place, où je me moque de tous ceux qui ne savent pas deviner quel temps il fera. Bâle, 1859. »

« Les vins, à Bâle, sont fort bons, écrivait Montaigne en 1580 ; mais les Bâlois ont cela que leur horloge, dans la ville, non pas aux faubourgs, sonne toujours les heures une heure avant le temps. S'il sonne dix heures, ce n'est à dire que neuf ; parce, disent-ils, qu'autrefois une telle faute de leur horloge, fortuite, préserva leur ville d'une entreprise qu'on y avait faite. »

D'autres écrivains assurent, dit M. Ad. Joanne, « que cette singularité devait son origine au dernier concile de Bâle, pendant lequel on s'était avisé d'avancer les horloges pour faire lever les évêques et les cardinaux, « gens assez indolents et qui ne se pressaient jamais de se rendre à l'assemblée. » Quelle que soit, au reste, l'origine de cet usage, les Bâlois y étaient si attachés, qu'il n'a pu être aboli qu'à la fin du dix-huitième siècle. En 1778, il avait été convenu secrètement, entre un certain nombre des chefs de la ville, que l'on avancerait tous les jours l'aiguille du cadran d'une demi-minute pour la ramener insensiblement à l'heure véritable... Mais le complot fut découvert ; le peuple s'insurgea, et les magistrats se virent obligés de remettre les choses dans l'ancien état.

III

On sait que Bâle, la cité trafiquante, est en même temps un richissime musée des beaux-arts. « Enfants du superflu, les arts plastiques, dit M. Vulliemin, n'avaient pas trouvé en Suisse, avant les guerres de Bourgogne, un sol sur lequel ils pussent fleurir. Toutefois l'architecture avait déjà vécu un bel âge chez les Confédérés. En des temps où les premiers d'entre eux habitaient de chétives maisons de bois, la piété, riche en sacrifices, avait élevé les cathédrales de Genève et de Lausanne, l'église de Valère à Sion, la collégiale de Neuchâtel, le dôme de Coire. Dans le quatorzième siècle, elle érigea Saint-Nicolas de Fribourg ; dans le quinzième, Saint-Vincent de Berne, et l'église de l'Eau (*Wasserkirche*) à Zurich. Même de petites églises, construites en cet âge, résolvent, à la surprise de nôtre, les problèmes les plus difficiles de l'art. Les premiers de ces monuments furent inspirés par l'art français ; les derniers furent l'œuvre de la confrérie des architectes allemands du moyen âge, dont la persévérante activité s'étendit sur la Suisse presque entière. Toutefois les pays situés au sud des Alpes demeurèrent fidèles aux traditions de l'art italien.

« Les portails des cathédrales de Lausanne, de Fribourg, de Berne et de Bâle, nous offrent encore aujourd'hui l'exemple de ce que pouvait l'art du statuaire pour la décoration des œuvres de l'architecture. A l'intérieur de ces églises, le soleil, brisant ses rayons à travers la rose et les vitraux des grandes fenêtres gothiques, répandait sous les voûtes la magie de ses couleurs ; la peinture servait à l'enseignement d'un peuple qui ne savait pas lire ; des liturgies, des évangélistes et la légende des Saints complétaient cet enseignement (1). »

En dehors des édifices sacro-saints, le quinzième siècle avait vu s'élever une foule de *Rathhaus*, de statues, de ponts, de fontaines et de bâtiments publics ou privés en tout genre. Quant aux hôtels de ville de Bâle, de Lucerne, de Berne, de Fribourg, de Zoug, ils datent de la période de la Renaissance. Des artistes au génie novateur, à la pensée pleine de hardiesses, ont travaillé à ces monuments. La plupart de ces maîtres de l'œuvre, dont le ciseau satirique faisait jaillir de la pierre ou du bois tant de scènes allégoriques ou de figures grotesques, peu flatteuses pour les grands ou les clercs de l'époque, appartenaient à la vaste association ci-dessus mentionnée des *Francs-maçons* ou *tailleurs de pierre*

(1) Voyez ce que j'ai dit précédemment des moines miniaturistes de Saint-Gall.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

FORMAT GRAND IN-8

LE JOURNAL
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ANNÉE 1878

Les six premières années de ce nouveau recueil forment douze magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc.

PAR

M^{mes} COLOMB, EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, JULIE GOURAUD, MARIE MARÉCHAL, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. A. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, RICHARD CORTAMBERT, LÉON CAHUN, LOUIS ÉNAULT
J. GIRARDIN, AMÉDÉE GUILLEMIN, CH. JOLIET, TH. LALLY, ÉTIENNE LEROUX, J. LEVOISIN, ERNEST MENAULT, EUGÈNE MULLER
LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

ET SOUS

ILLUSTRÉES DE 3500 GRAVURES SUR BOIS

dessinées par

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BONNAFOUX, BOUTET DE MONVEL, CAIN, H. CASTELLI
CATENACCI, CRAFTY, C. DELORT, FAGUET, J. FÉRAT, FERDINANDUS, C. GILBERT, GODEFROY DURAND
HUBERT-CLERGET, P. KAUFFMANN, KÖRNER, F. LIX, MARIE, A. MESNEL, J. MOYNET
A. DE NEUVILLE, JULES NOEL, P. PHILIPPOTEAUX, F. RÉGAMEY, E. RIOU, SAHIB, SORRIEU, TAYLOR, E. THÉRON, VALNAY

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément : 10 fr.

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume : 3 fr.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.